

QUAND JE MEURS,
ACHÈTE-TOI
UN RÉGIME DE BANANES

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.
Cyrille Martinez, *Deux jeunes artistes au chômage*, 2011.
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.
Aurélia Bonnal, *The Queen is dead*, 2012.
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.
Gaëlle Héaulme, *Les Petits Contretemps*, 2013.
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre?*,
2014.
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.

Isabelle Zribi

QUAND JE MEURS,
ACHÈTE-TOI
UN RÉGIME
DE BANANES



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2014.
ISBN : 978-2-283-02765-3
ISSN : 2110-0713

Pour Joyce Belfrage, ces quelques bananes

Stevenson Alice, Elsie. Femme de Rupert (décédé). Âge : 87 ans. Morte paisiblement dans son sommeil au centre de soins palliatifs de Waroonga. Tandis que mon train file vers l'Angleterre, ma grand-tante gît dans le Saturday's Sidney Morning Herald, réduite à une colonne osseuse. Un cousin, lointain à tous égards, l'a minutieusement séparée des autres disparus du jour avant de me mailer cet encadré minuscule. On est dans le journal et c'est grâce à moi! semble-t-il claironner.

9

Seul le hasard des homonymies associe ma grand-tante à l'auteur de *Dr Jekyll et Mr Hyde*. Comme la plupart de ses proches, je l'appelais seulement Stevenson, nom de jeune fille qui était aussi devenu son prénom. Mais le cousin a cru nécessaire d'exhiber les secrets de son acte de naissance. Quant à la mort dans le sommeil, il fallait le préciser au cas où nous nous serions sentis démesurément peinés. Stevenson a cessé de penser, son sang d'alimenter ses organes; son corps, elle l'a laissé à côté d'elle-même, et d'elle-même, il n'y a plus rien. Mais rassurons-nous, consolons-nous, elle a eu une belle mort, une mort douce, qui plus est à Waroonga, un nom qui fait rêver. Le cousin se réjouit de nous annoncer

une bonne nouvelle. Il faut voir la mort de Stevenson comme une promesse. Nous aussi, on pourra s'endormir, ne rien sentir, comme sous une piqûre bien faite.

Productrice de télé, Stevenson a d'abord épousé par dépit celui qu'elle nommait son mari ennuyeux, puis Rupert, son amour de jeunesse enfin retrouvé à la quarantaine, une *grande voix de la radio* britannique qu'une commotion cérébrale a rendu paralytique et muet un an après leur mariage et que je n'ai pas connu. Stevenson s'est confiée à lui sans recevoir le moindre début de réponse. Malgré l'absence de preuve matérielle d'un résidu d'intelligence dans le cerveau de son interlocuteur, elle avait la conviction qu'il la comprenait. « Je sais qu'il m'entendait », me disait-elle. Elle parlait assez rarement de Rupert mais je devinais qu'elle lui était restée très attachée. Lors d'une discussion à Joinville-le-Pont, où habitent mes parents, il avait été question d'une personne vivante *morte de chagrin*. Faisant tourner son whisky dans sa main fripée et brune où scintillait une grosse bague dorée, Stevenson avait sursauté à ces mots, puis avait déclaré : « On n'en meurt pas, malheureusement. »

En dépit de ces preuves de conjugalité, ma famille a décidé que Stevenson avait parlé des années à son mari sans qu'il en ait conscience. Comme on est bien, comme on a chaud à l'abri de ce qui n'arrive qu'aux autres ! « Quelle vie », disait-on d'elle de son vivant, la condamnant déjà aux rétrospectives. « Quelle vie », dit-on à présent comme si sa vieillesse, la seule période à laquelle je l'ai connue, n'avait pas compté, « elle n'a pas eu une vie facile ». Mais pour ma grand-tante Stevenson, la vie n'était pas si difficile, car elle pouvait

compter sur la littérature, et, bien sûr, sur sa force vitale exceptionnelle. Elle louait un appartement dans un foyer-logement près de Sidney. Elle faisait découvrir Joyce, Shakespeare et l'art aborigène à ses codétenus, leur donnant des cours et leur faisant visiter des musées. Un bouledogue anxieux entre dans ma voiture, sa langue ballottée entre ses dents au rythme du train. L'inquiétude ne le laisse pas oxygéner son corps replet et plissé.

– Georges!

Mon cerbère miniature halète bruyamment, comme s'il voyait, extralucide, le tunnel s'effondrer bientôt sous une avalanche d'eau et le train divaguer à toute vitesse vers les bateaux de marchandises. L'eurostar ne pouvait que me condamner à un titanic ferroviaire. Une investigation sommaire suffit pour apprendre que, le 6 avril 1580, un important séisme a dévasté le Pas-de-Calais, que, de 1962 à 1997, quatorze autres ont menacé de dérober la terre au-dessus des têtes des voyageurs croyant naïvement dans le bon sens minimal des constructeurs du tunnel sous la mer et qu'enfin le 28 avril 2007 à 7 h 18 entre Folkestone et le cap Gris-Nez, à 37 kilomètres de Boulogne, une dernière secousse, de magnitude non négligeable, a encore failli détruire cette téméraire création humaine.

Je pense, trop tard sans doute, à rédiger ma notice nécrologique. Je comprends ceux qui, comme Françoise Sagan, la préparent à l'avance. C'est la seule chance pour qu'elle ne soit pas un tombeau mais un portrait, fût-il approximatif. Je déteste cette couleur d'emphase qu'ont les discours funèbres, leur pauvre magnificence, leur sérieux, et plus encore la cohérence morbide qu'ils donnent à une personne. Elle était

comme ci, comme ça, je te remercie maintenant que tu ne peux plus m'entendre... Que de qualités on acquiert juste en crevant! Ce n'est plus une personne, c'est un personnage. Ce n'est plus un être, c'est une figure de cire. Même les anecdotes humoristiques ne servent qu'à souligner la prestance de la statue que la mort seule burine et rend admirable. J'aurai soin d'éviter ces travers.

Naissance – Mort. Âge : 24 ans. Cela pourrait suffire pour résumer mon existence car il n'y a rien de particulier à dire. *Non-écrivain, sans métier, à l'exception de charges d'enseignement en histoire du droit à peine rémunérées, capable d'amour ni pour les garçons ni pour les filles.* Je suis à la tête d'une œuvre inédite qui a sans doute vocation à le demeurer, comptant principalement un récit surréaliste, un autoportrait en aphorismes et un poème en vers blancs sur les origines mythologiques de l'humanité. J'ai commencé une thèse d'histoire du droit qui, en me maintenant dans le placenta des études, me dispense de choisir un métier. Enfin, je me dis bisexuelle avec une grande légèreté. Car si j'ai connu quelques garçons, je n'en ai retenu que des habitudes. Il m'arrive de me laisser intriguer par l'intérêt qu'ils me portent. Mais la consommation de cette curiosité est inévitablement décevante. Quant aux filles, si elles m'attirent davantage, je ne les connais ni physiquement ni intellectuellement. Je n'ai pour elles que peu d'amitié et je ne suis sauvée de la misogynie que par l'affection et l'estime que je voue à Camille, mon cher pote. La sincérité voudrait que je mentionne dans ma notice nécrologique mon seul trait identifiant : *noniste. Seul le non lui était naturel et elle ne disait oui que pour accepter par lâcheté ce qu'elle refusait profondément. Enfant, elle haïssait le livre pour enfants*

Oui-Oui, parce qu'elle préférait déjà le non et que le redoublement de l'affirmation l'éceurait. Elle savait ce qui lui répugnait mais pas ce qu'elle aurait pu aimer.

Contrairement à moi, Stevenson n'avait cure de sa vie posthume. Je crois qu'elle ne l'a jamais mentionnée, à une seule exception. « Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes. » Voilà la seule phrase qu'elle a lâchée pour évoquer ce qu'il adviendrait après elle. Avant sa mort, il y a une semaine, cette phrase disait seulement : ne me souhaite pas d'y passer, je te laisserai juste de quoi t'acheter une poignée de lingots mous originaires du Maroc. Elle semble désormais me confier, à mots couverts, l'accomplissement d'un rite bizarre, exactement contraire à un rite funéraire, qui empêcherait Stevenson de s'éloigner, la célébrerait comme pleinement vivante et dont dépendrait la bonne orientation de mon existence.

13

Les bananes sont intimement liées à ma rencontre avec Stevenson. J'avais onze ans et j'étais allée rendre visite à mon grand-père à Cuernavaca. Marché, jardin, cuisine, tout était parfumé à la banane naine. Cette odeur me transportait autant que celle de l'encre, de l'essence ou de la pyrogravure. Cuernavaca, littéralement « Corne de vache », les connaisseurs s'en souviendront, est la ville décrite par Malcolm Lowry dans *Au-dessous du volcan*, texte perdu deux fois dont l'une dans un taxi, sans que quiconque, malgré l'insistance de l'écrivain pour plaider l'absence totale de valeur marchande du tapuscrit, consente à le lui rapporter. Il existe peut-être à l'heure actuelle un heureux descendant de conducteur de taxi ayant hérité de ce livre, se félicitant de n'en

partager la lecture qu'avec ceux qu'il aura élus. C'est dans cette ville de Cuernavaca, menacée par les volcans Popocatepétl et Iztaccíhuatl, que j'ai rencontré Stevenson à l'âge que l'on nomme ingrat. Mon grand-père, ancien directeur de journal, y habitait depuis que Mac Carthy l'avait invité à choisir entre l'emprisonnement et l'exil.

Je m'ennuyais en mangeant une banane naine au bord de la piscine bleu Hockney, morose et arrogante comme le veut la jeune adolescence, quand Stevenson, en bikini, parlant un très bon français, m'a proposé de m'apprendre à plonger. Elle m'a dit être la femme d'un frère de mon grand-père, dont elle m'apprenait la mort récente en même temps que l'existence, et qu'elle vivait à Sidney. Son mari Rupert était plus beau que son cadet, affirmait-elle, tâchant de briser le mythe étrange nourri par de nombreuses familles, dont la mienne, selon lequel le grand-père maternel aurait pu être acteur de cinéma. En réalité, j'avais peine à concevoir qu'on puisse attribuer à l'un ou à l'autre de ces hommes presque identiques, osseux, chauves et aux sourcils hirsutes, un quelconque attrait sexuel. J'étais impressionnée par la manière dont s'entremêlaient en Stevenson la vigueur et la vieillesse. Je la regardais plonger à répétition dans la petite piscine déserte, corps harmonieux, musclé et halé dont la peau se détachait légèrement des os comme une combinaison trop lâche.

C'est dans un autre bain qu'elle marine à présent. « Elle a donné son corps à la science et il n'y aura pas de funérailles », précise le cousin australien. Peau de rhinocéros, bouche édentée, yeux presque aveugles, rien dans Stevenson, bouffée par le cancer et aux organes de quatre-vingt-sept années,

autant dire des siècles pour un friable organisme humain, ne ferait vibrer physiquement la vie dans un autre corps, même si sa cervelle en action valait une bonne ration d'oxygène. La science donataire ne peut prendre la forme que d'un amphithéâtre de médecine. Je vois Stevenson se dégrader progressivement dans un bac de formol à moitié vide, pouppée se dégonflant par cloques. Mais surtout je me figure sa carcasse se rapiécer progressivement, à mesure que les étudiants en médecine y piquent leurs outils, jusqu'à ce qu'il ne reste d'elle qu'une loque.

Les sautes d'humeur de la terre m'ont finalement épargnée. Sur le quai de la gare Saint-Pancras, Georges a retrouvé son insouciance et renifle un basset nommé Denise. Avant de repartir pour Manchester, j'achète des chewing-gums à la cannelle et le *Times Out* pour mieux me croire en Angleterre. Un agent de la compagnie Virgin Trains m'indique mon wagon et je file bientôt vers le Nord, son chômage, sa mer froide, sa brique et son club de foot. Une affiche déclare : *Manchester is my heaven*. Je sens s'élever une joie de partir, comme si ce voyage me donnait l'occasion de me saluer courtoisement derrière la vitre et de me laisser sur le quai.

J'aime ne pas me représenter Manchester et ignorer combien de temps j'y resterai. Je suis certaine d'être dispensée de mes cours pour au moins une semaine. Hier matin, en arrivant sur le terre-plein mouillé de la fac d'Évry, j'ai eu la satisfaction de lire la banderole « Grève générale ». J'ai trouvé le Chercheur en rien du tout en train de distribuer des tracts devant la fac. Il doit ce sobriquet au fait qu'il travaille à une thèse dont le sujet se dissout progressivement

avec l'évolution du droit. Il étudie en effet l'identité fixe de la personne, ce qui serait invariable, comme son sexe ou son nom. « La grève est dure, elle va être suivie des semaines ! Il faut tenir bon, m'a-t-il dit, le regard allumé par un feu incompréhensible, résister, il n'y a pas de force majeure. » Il m'a fait lire son prospectus conviant les étudiants à suivre des cours clandestins au Mac Do proche du RER D. Il avait écrit en lettres capitales : « SOUVERAINS EN NOTRE BARONNIE », adage de l'ancien droit auquel il donnait un sens bien à lui. Il m'a dit que la grève nous donnait l'occasion de créer une université parallèle, affranchie de la tyrannie de l'utilité professionnelle. « Le savoir pur, répétait-il, l'essence du droit civil. » Parmi l'odeur des chicken wings et des doubles cheese, il oubliera les auteurs contemporains, dont la fidélité à l'actualité désolante des lois les éloigne de la vérité du droit essentiel, pour se baigner dans les textes revigorants des jurisconsultes du passé, Planiol, Esmein ou Demolombe. « On délaissera la loi telle qu'elle est pour celle qui devrait être. » Il m'a invitée à inaugurer avec lui son université secrète. J'ai senti combien j'étais dénuée de son enthousiasme pour l'enseignement du droit mais j'ai accepté par faiblesse de distribuer avec lui ses prospectus.

Après avoir attendu une heure dans un couloir obscur que le RER redémarre et subi les remerciements du chauffeur pour une patience présumée en dépit des probabilités, je suis rentrée chez moi, dans l'immeuble qui a servi d'écurie à Marie-Antoinette. J'ai songé que la machine qui, selon les termes de son inventeur, « vous fait sauter la tête en un clin d'œil », était dressée place de la Nation et qu'il est intrigant

de penser que l'Autrichienne s'est séparée de sa tête là où elle se délestait de sa monture. Puis j'ai appelé Frédéric. Je l'ai connu au lycée. Il a été mon petit ami pour en devenir un grand il y a cinq ans. Je lui ai annoncé d'une voix atone :

– C'est moi.

Il vit depuis un an avec sa copine-concubine-amoureuse-petite-amie-fiancée dénommée Léonor, apprentie artiste et performeuse bretonne, qu'il a rencontrée à l'École d'art et de cinéma de Manchester. Pour elle, il met en scène une conversation où je dois déclarer mon nom et où il ne me reconnaît qu'ensuite. Il m'a demandé d'une voix surjouée :

– Ça va ?

Le début d'une relation amoureuse charrie des embarras incompréhensibles et parmi ceux-là figure, pour Frédéric, celui de révéler à Léonor qu'il reconnaît ma voix et qu'on se passe des *ça va, ça va* quand ça va pas. Nous nous téléphonons rarement mais, quand nous nous y décidons, je tâche de lui indiquer mon état d'esprit avec le plus de précision possible. Si nos conversations étaient enregistrées, on penserait peut-être qu'il s'agit de codes. Car elles peuvent donner « Thomas Bernhard » contre « Walt Whitman », par exemple, ou « Sebald » contre « Henry Miller ». Évoquer nos lectures est la manière que nous avons trouvée pour parler de notre situation mentale. Contrevenant à la pudeur habituelle de nos échanges, j'ai invoqué ma qualité d'endeuillée pour lui demander de m'héberger le temps de la grève. Il a échangé quelques phrases chuchotées avec Léonor puis m'a répondu :

– Viens quand tu veux.

Klac klac klac, klac : Victoria, la gare principale de Manchester, m'accueille par la musicalité géométrique de ses coups de talons. Une foule, c'est idiot, ça marche, ça fonce, ça sait où ça va, ça ne doute pas un instant, ça n'hésite pas, on dirait que ça connaît les panneaux à l'avance. Je ne me sens que plus seule parmi cette certitude à corps multiples.

Victoria est aussi le nom de la gare de Londres, où j'ai rejoint ma grand-tante Stevenson à dix-neuf ans. J'avais pris le train pour l'accompagner à Stratford-upon-Avon. Tous les quatre ou cinq ans, ma grand-tante vidait ses comptes d'épargne pour se payer un voyage en Europe, qui comprenait nécessairement un crochet par cette ville où se déroule un festival dédié à Shakespeare. Chaque quinquennat, elle allait y célébrer la naissance de l'auteur de *Macbeth*, des *Commères de Windsor* et des *Sonnets*. À la gare Victoria, je m'étais assise sur ma valise, me réjouissant de ma liberté, sans maison, parent, personne ou lieu familial. Puis, je m'étais inquiétée de ne pas voir apparaître parmi la foule mouvante le visage chiffonné de ma tante, persuadée qu'elle m'avait oubliée. Délaissée, j'avais pleuré pathétiquement sur ma valise. Une heure après, peinée de ma peine, elle était apparue en costume de voyage : semelles plates et, vissée sur ses cheveux blancs coupés court, une casquette de marin décorée d'un gros rubis en toc.

Stevenson avait loué une petite voiture bleu clair. À Stratford, on dormait dans un Bed and Breakfast tenu par une vieille dame collectionneuse de théières. On déjeunait économiquement et on dînait avec faste. À plusieurs heures de la journée, elle insistait pour boire un petit whisky. Elle s'amusait à nous envisager comme de fidèles ennemies.

Après m'avoir changée en grenouille, elle lançait : « On vous a battus à Trafalgar ! » Elle me racontait comment Nelson, malgré une flotte peu nombreuse, avait vaincu Napoléon par la surprise. Constatant mon manque de répartie en matière de batailles navales, elle me conseillait de répliquer à cette plaisanterie par un « Mais on a eu Nelson ! » avant d'évoquer, avec un certain regret, la mort de l'amiral sur l'océan enflammé. La petite voiture bleu pâle tombait en panne régulièrement. Du fait des indications démesurément optimistes de l'aiguille d'essence, nous nous sommes retrouvées plusieurs fois arrêtées au bord d'une route de campagne dépeuplée. Je n'avais strictement aucune idée de ce qu'il convenait de faire. Mais pour ma grand-tante Stevenson, se lamenter ne servait à rien et il suffisait de trouver une solution, fût-ce au prix de crampes contractées sous la pluie.

Je suis retournée avec elle à Stratford, ai parcouru avec elle le Kent et la Bourgogne et elle m'a appris à être son guide. Lorsqu'elle a perdu partiellement la vue, j'ai pris le volant. Elle a enfilé un nouvel accessoire de voyage, d'immenses lunettes de soleil dissimulant ses yeux, ressemblant à celles des aviateurs du début du XX^e siècle. Je la vois encore, personnage fantasque, vivante parmi les presque morts, dans le parc du château de Cheverny, indifférente aux regards, tandis que des esthètes en short chuchotaient « Zobi la mouche » et « Drôle de touche ». Derrière ce masque partiel, elle devenait de plus en plus aveugle mais aussi de plus en plus anxieuse. Il n'était pas rare qu'elle hurle si les événements ne se déroulaient pas comme elle l'avait prévu, si je ne m'arrêtais pas au pub qu'elle avait espéré ou encore si, tandis que ses vêtements tournoyaient dans la machine à laver, j'avais appuyé par

mégarde sur « lavage » au lieu d'« essorage ». Stevenson s'aidait désormais d'énormes loupes. Mais elle refusait de lire les lettres qu'on lui écrivait en caractères 18 qui insultaient son niveau d'alphabétisation. Il lui est progressivement devenu impossible d'utiliser une carte routière. Disposant seule d'un outil oculaire performant, je n'ai pas eu d'autre choix que d'apprendre à m'en servir. J'avais, pendant des années, cultivé ce défaut qu'on prête aux filles, celui de ne pas savoir se déplacer sans un papa ou un petit mari. Mais Stevenson a vu en moi une Ariane maîtresse des cartes. Elle a changé mon défaut en un sens de l'orientation inversé, ce qui signifie que, si je vais précisément dans le sens contraire à celui vers lequel je suis tentée d'aller, ce sera la bonne direction.

J'attrape un plan dans un bureau d'information et grimpe dans un tram. Assise à côté du sosie de James Joyce je cherche dans les dictionnaires disponibles sur mon téléphone le sens littéral et exact du mot « banane ». « 1598, du portugais, lui-même emprunté à une langue bantoue. Fruit oblong à pulpe farineuse, à épaisse peau jaune, que produit la grappe de fleurs du bananier. Peau de banane : procédé déloyal destiné à faire tomber qqn (cf. savonner la planche). Fam. Avoir la banane, être heureux, plein d'entrain (cf. avoir la patate; avoir la pêche). » Pour « régime de bananes », je trouve seulement : « Bananes attachées les unes aux autres par la nature. » Je calcule que Stevenson m'a laissé de quoi m'en acheter environ quatre mille. Je m'imagine un instant élever chez moi des gratte-ciel en bois peuplés de ces créatures monomembres.

Je parviens devant l'immeuble de Frédéric et Léonor. Ils habitent un quartier fatigué éloigné de la gare. Au troisième

étage, je me trouve face à une porte entrebâillée. J'en déduis : 1/ qu'il s'agit de l'appartement de Frédéric; 2/ qu'il est seul (il n'oserait pas m'accueillir de façon aussi suggestive en présence de son amie). « Léonor est à un vernissage, tu la verras demain matin. Je te fais visiter? » J'acquiesce et Frédéric me montre l'appartement dans l'ordre.

« Le salon :

La chambre :

Ta chambre (je pose mon sac à dos) :

La cuisine :

La véranda (petite avancée derrière des vitraux) :

Les toilettes : (on a des problèmes de canalisation, le plombier doit venir). »

Je suis impressionnée de constater que Frédéric a atteint un tel confort. Un appartement ne signifie pas la même chose selon que l'on est vieux ou jeune, deux catégories schématiques que l'on nommera, afin de respecter le mépris que chaque partie porte à l'autre, l'ancêtre et le petit con. Le premier occupe des enfilades vertigineuses de pièces tandis que le second est confiné dans une seule, disposant d'une salle d'eau, classiquement un ancien placard suintant. Lorsqu'un ancêtre rend visite à un petit con, il lui demande s'il ne se sent pas à l'étroit, s'il ne souhaite pas s'agrandir, se retenant de lui demander s'il trouve supportable de vivre dans un espace proche d'une cellule de prison ou d'une place de parking. Frédéric a atteint le confort d'un ancêtre, à tel point qu'il met à ma disposition une chambre dont il n'a pas l'usage.

Il allume la bouilloire, mélange savamment dans un filtre en papier plusieurs variétés de thé. Il me demande ce que je

ressens. Je lui dis que la disparition de Stevenson est irréaliste. Je me contrains à répéter que je ne la reverrai pas. Je me laisse aller à définir ce qu'elle était, avec cet imparfait qui porte si bien son nom : originale, drôle, incisive. Je regrette immédiatement cette enfilade d'adjectifs, ces *elle était, elle va tellement me manquer*, cette manière de parler usée et insupportable qui s'empare de moi et ne révèle rien ni de mon chagrin ni de Stevenson. Je lui demande s'il se souvient de l'unique fois où il l'a rencontrée. Oui, on était allés à une terrasse de café, au soleil, sur les bords de Marne. Elle buvait un verre de sancerre avec du fromage de chèvre et du raisin, et l'avait interrogé sur ses études de cinéma. Tant Frédéric que Stevenson avaient souhaité donner d'eux la meilleure image possible et, pour cette raison, le dialogue avait peiné. Alors que Frédéric et moi n'étions plus ensemble depuis des années, ma grand-tante lui parlait comme s'il était mon futur mari et qu'elle était une autorité familiale sans laquelle le mariage n'aurait pas lieu. Quant à Frédéric, il était engoncé dans un rôle de jeune homme comme il faut, posé et en avance pour son âge. Même si cette rencontre a échoué, je remercie sourdement Frédéric de me donner une preuve que Stevenson n'est pas une simple idée personnelle et qu'elle a été imprévisible, en cours, inaboutie, qu'elle n'a pas toujours été ce film dont je connais les dialogues et la chute.

Frédéric revient de ses cours. « *Cinéma réel*, ils appellent ça, les crétins. » Il s'est installé à Manchester, non pas pour l'amour des voyages mais pour entrer dans une école d'art et de cinéma. C'est sur un heureux malentendu qu'il y a été admis. Pour y entrer, il a dû présenter ce que le jury nommait

un projet portant sur « l'étranger ». Le *projet* est un mot très en vogue chez les artistes et lorsqu'on en est, on en a un. Frédéric n'apprécie pas le réalisme, si on le définit comme l'aspiration à un simple enregistrement objectif de ce que l'on a sous les yeux, sans vision particulière. *Les vrais gens*, voilà une expression, par exemple, qu'il déteste, car il ne voit pas en quoi certaines catégories sociales auraient plus d'épaisseur que les autres, la plupart des êtres humains étant, à ses yeux, assez insipides. Ce n'était pas la première fois qu'il tentait sa chance dans une école de cinéma. Mais lorsqu'il l'avait fait, il avait systématiquement détourné le thème du projet, n'en avait fait qu'à sa tête pour se plaindre ensuite du manque d'intelligence du jury.

23

Pour le projet d'entrée à l'école, il s'est rendu passage Brady et en a photographié un à un les commerçants, les faisant poser devant l'appareil comme un ancien photographe ethnologue. Imprégné du *Salon de musique* de Satyajit Ray, il se flattait d'avoir une coupe indienne à cinq euros, déambulait dans des costumes en lin blanc. Il semblait hésiter entre devenir indien ou colon et peut-être aurait-il souhaité être les deux à la fois. Ses photographies en couleurs du passage Brady montraient son coiffeur, un vendeur de DVD et les serveurs du restaurant où il allait régulièrement gloutonner des nans au fromage. Frédéric avait présenté au jury son Inde fictive et subjective. Mais cette idée n'avait pas été comprise par le directeur et les professeurs de l'école qui y avaient vu, au contraire, *un regard criant de vérité sur le Paris métissé et les conditions de vie des immigrants dans les capitales occidentales*.

C'est ainsi que Frédéric est devenu un *Robinson anglais*, comme il aime à se présenter. Il souffre à présent de cette

incompréhension initiale. « *Cinéma réel*, répète Frédéric, faut vraiment être crétin. » Il voue une haine farouche aux crétins. Par ce mot, il désigne ceux qui exercent leur intelligence à mauvais escient, sans que cela soit très défini. Dans son lexique figurent en réalité plusieurs types de crétins : ceux qui sont *juste des crétins*, c'est-à-dire qu'ils le sont dans un mouvement de servilité de masse – par exemple, ceux qui dansent à la technoparade ou connaissent par cœur les dialogues du *Père Noël est une ordure*; et ceux qui, malgré un effort pour penser, exercent leur cerveau dans une direction méprisable. Parmi cette seconde catégorie de crétins se trouvent le directeur et les professeurs sévissant dans l'École d'art et de cinéma de Manchester. Pour eux, la pauvreté donne à la ville un vernis doré de réalité. Il faut aller filmer en priorité les SDF, éventuellement camés, ou encore des familles nombreuses, dont le père regrettera dans un gros plan peu enjolivant – la pauvreté n'étant belle que dans la laideur – de ne pas avoir les moyens de gâter son fils qui, suivant l'adage « À pauvre, désir de pauvre », ne demande pas un train électrique, juste un yaourt.

Même absente, Léonor occupe l'appartement. Des cageots tatoués des mots *il* et *elle* ont été transformés en tables de nuit et des photos de couple sont punaisées sur des panneaux de liège. Si sa nouvelle compagne ne l'avait pas phagocyté, Frédéric n'aurait pas dressé, par ce mobilier explicite, des barricades entre les sexes ni procédé à un tel accrochage. Son père travaille dans une administration et trouve le temps d'écrire des romans érotico-historiques totalement illisibles. Je me l'imagine tapant des milliers de pages sur les premiers auto-

attouchements de François I^{er} ou les partouzes d'Henri IV, aussi consciencieusement qu'il tape ses rapports administratifs chaque dimanche à heure fixe. Ce type nourrit également une obsession spéculaire pour sa femme, dont la constance au fil des ans est extraordinaire. Frédéric et moi avons farfouillé dans les recoins secrets de chez ses parents et nous sommes tombés sur un meuble renfermant, en triptyque, une collection de photos érotiques de sa mère. Je me souviens particulièrement de l'une d'elles dont l'angle de vue faisait émerger du sexe de cette muse colérique son nez en trompette, résultat drôle et écœurant. Mais depuis le départ de Frédéric et de sa sœur, leur père a cessé de tenir ses œuvres photographiques dans le secret de sa chambre à coucher pour les offrir généreusement au visiteur. Désormais, chacun peut se faire une idée assez exacte de l'avancement de la cellulite de sa femme. Il consacre une pièce entière, son *atelier*, à ses œuvres littéraires et plastiques ; ces dernières consistant pour la plupart en des montages animaliers et des photos de sa femme dévêtue et souriante, punaisés sur des panneaux de liège.

25

Exhiber des photos mal cadrées sur fond de buvard beige doit rappeler à Frédéric les mauvaises habitudes de son père. Malgré tout, il a succombé à la fièvre du culte conjugal. Naturellement, je lui tais ces considérations et lui demande plutôt :

- Comment ça se passe avec Léonor ?
- Toujours aussi stimulant.

Si je voulais définir Frédéric d'une périphrase, je dirais qu'il est l'ami aux mots manquants. Il ne sait pas expliquer ce qu'il ressent ou ce qu'il expérimente, allusif plutôt

qu'explicatif, sec plutôt que mélodramatique (alors qu'il aime le mélo au cinéma). Même dans ses lettres, il oublie des mots, sans doute déjà en pensée plusieurs lignes plus loin. Des termes essentiels trouent ses phrases, qui deviennent parfois incompréhensibles. J'ignore s'il s'agit d'avarice de langage ou s'il pense qu'il me suffit de presque rien pour le comprendre. Une chose est sûre : il ne m'en dira pas davantage sur Léonor.

Je me demande comment Léonor et Frédéric s'expriment leur amour, les surnoms qu'ils emploient, s'il leur arrive de se disputer. Il me semble énigmatique de vivre quotidiennement en compagnie et, pour ma part, je ne le supporterais pas. Je tiens féroce­ment à ma solitude, à la fécondité de l'oisiveté non partagée. Sur les branches de mon arbre généalogique sont assises de nombreuses femmes intelligentes, vivant seules en raison d'amours sans cohabitation par choix ou contrainte (veuvage, préférence pour un habitat individuel, relation adultérine). Leurs voyages, leurs livres, la singularité de leurs réflexions, leur curiosité, sans parler de leurs petits cafés ou de leurs whiskys sirotés dans des appartements vastes et paisibles, promeuvent cette autarcie si mal acceptée. Parmi elles trône Stevenson que je ne parviens pas à imaginer acoquinée. Elle avait acquis dans l'aridité de la solitude une vision du monde qui aurait fait d'elle, si on avait pu, par une alchimie révolutionnaire, transformer sa personne en œuvre, un grand roman novateur. Je mets en marche la machine à démonter le temps et je m'imagine parfaitement à sa place, ressemblant par moments à un vieux monsieur avenant. On nomme les femmes nullipares et célibataires comme Stevenson égoïstes, on ajoute : « Qui veut vieillir

seul? » Mais qui tient à vieillir en famille, isolé à l'extrémité d'une table lors des fêtes rituelles, tandis que personne n'osera affronter notre surdité ou l'étrangeté due à notre âge, à l'exception d'un arrière-petit-enfant kamikaze ?

Quant à moi, je ne parviendrai pas à anéantir suffisamment mon esprit critique pour accepter la mièvrerie nécessaire à une vie conjugale, panneaux de liège inclus, à proférer quotidiennement des mots affectueux qui se veulent uniques en sachant que d'autres les prononcent sans doute au même instant, échos de l'étroitesse de ma propre inventivité sentimentale. Outre qu'elle est synonyme d'ordinaire, quel que soit le sens qu'on retienne de l'expression de *vie commune*, elle est soit une imposture, soit une perspective démoralisante. La vie ne peut pas être commune, car, par chance, on ne parviendra jamais à se caser à deux dans la cellule d'un même corps. Ce premier sens écarté, la vie ne peut être commune qu'en la considérant comme un simple mode de vie. *C'est surtout un modus vivendi*, osent dire certains infidèles pour justifier leur vie maritale. Même lit, même pot, disaient les juristes de la Renaissance pour définir un ménage, le pot étant celui où s'entassent des billets. Mais si la vie commune se résume à manger, coucher et épargner ensemble, alors ce qu'un couple partage est vraiment dérisoire.

Frédéric me tend une pile de serviettes et un gant de toilette. Je me glisse parmi les draps glacés et repassés du lit étroit de la chambre d'amis. J'ai la sensation agréable de me trouver dans une maison de campagne fraîche, éloignée du monde connu, et d'être reçue généreusement par une vieille dame affectueuse.